

Contact

laurent.mann@avoodware.com

Participer

en laissant un commentaire :

<http://www.avoodware.com/dire/anges>

en faisant un don :

<http://www.avoodware.com/savoir/mecenat/don.html>

Avoodware Edition

@

<http://www.avoodware.com>

Faiseuse d'Ange

- récit -

Laurent Mann

Janvier 2001

J'ai toujours pensé à cet enfant qui n'a pas été comme à un garçon, sûrement parce je n'ai jamais été capable d'imaginer qu'une fille puisse s'extraire d'un ventre tel que le mien. Allez savoir pourquoi. C'était il y a longtemps. C'est aujourd'hui encore, bien davantage qu'un simple phénomène de rémanence.

Il aurait eu vingt-cinq ans, aujourd'hui. Il serait né un jour comme aujourd'hui, dernier jour de l'été et jour de mon anniversaire. J'ai quarante et un ans, un âge où une femme a encore toute une vie devant elle, dit-on, un âge où le passé est un boulet qui pèse le poids des souffrances accumulées. Certains jours, en vérité, et même avec la meilleure volonté du monde, arc-bouté contre le solide pilier de l'optimisme, il se fait un peu difficile à traîner, ce satané boulet. Aujourd'hui, faut avouer, j'ai un peu de mal à envisager de pouvoir aller plus loin, j'ai eu ma dose. Mon passé, je viens de l'avalier, yaourt rance au goût barbare, avec des vrais morceaux de douleur dedans. Je ne le digère plus. J'ai mal dans le ventre et j'ai la nausée. Envie de vomir aussi. Je suis à nouveau enceinte et ce n'est encore qu'un ange qui passe. Qui ne fait que passer.

Pour fêter ça, mon anniversaire, je me suis fait un petit cadeau, un stylo, argent presque massif, plume or, encre bleu nuit. Un beau stylo : *il peut*, aurait dit ma mère. Qu'il vomisse donc à ma place. Qu'il m'aide à extirper de mes entrailles ce que je ne sais plus garder en moi et qui me dévore de l'intérieur, qui me fait mal. Qu'il devienne le fossoyeur des mauvais souvenirs. Je voudrais qu'on passe mon cerveau au crématoire de l'oubli, qu'on en finisse une bonne fois avec le passé. Et le présent aussi, qui le prolonge et n'est jamais que son bégaiement féroce.

Ecrire pour s'effacer, se réduire à des mots et s'en vider. N'être plus à la fin qu'une coquille vide et que mon cerveau à son tour en devienne stérile.

Jeune fille, l'idée ne m'était pas venue de tenir un journal. Rien à dire. Je veux dire, il n'y avait rien que j'eusse envie de dire ou d'écrire, je ne ressentais pas la nécessité de vider mon sac. Me vider, me répandre, à quoi bon ? pensais-je. Il n'y avait personne pour m'entendre me lamenter.

Et puis je voulais y croire. J'avais seize ans, j'étais forte et malgré la mort de ma mère, mon avortement, ma stérilité, tout, je continuais d'envisager l'avenir avec confiance, les yeux fichés dans son œil noir qui, rivé sur moi, ne me faisait pas peur. J'étais certaine d'obtenir la victoire, j'avais le temps, j'allais oublier.

Alors cela importait peu si les larmes me brouillaient la vue à l'occasion. Elles importaient peu, les larmes, elles couleraient et puis elles finiraient par sécher.

Pendant quelques mois, il y eut quelqu'un qui peut-être m'aurait entendue. Mais je ne lui ai rien dit, je n'ai pas su lui dire, me dire, lui parler de moi. J'ai essayé et c'était comme on s'efforce de déglutir quand l'émotion vous noue le ventre et vous assèche le gosier, rien ne sortait qu'un filet de bile et son amertume.

Une histoire banale. Je l'avais rencontré dans le night-club un peu glauque d'une station balnéaire sans charme. Après les premiers baisers exaltés, quelques étreintes passionnées sur la plage et des paroles creuses murmurées au rythme lent du ressac, il y avait eu le pitoyable déchirement du dernier soir, des sanglots profonds et le serment solennel de s'écrire et de se revoir, malgré la Méditerranée qui allait nous séparer.

Nous nous sommes écrit en effet, beaucoup, et jamais ne nous sommes revus. Il écrivait bien et j'ai conservé toutes ses lettres, probablement pas lui les miennes qui étaient désespérément creuses. Je l'aimais, je crois. J'aurais voulu tout lui écrire de moi, qu'il m'aime pour celle que j'étais. Je voulais qu'il me connaisse, qu'il me comprenne, qu'il me sache. Lui confier par l'intermédiaire du papier mes angoisses et ma détresse. Lui parler de ma tristesse certains soirs quand je posais à plat mes deux mains sur mon ventre

mort. Et puis évoquer ma mère, sa mort, son absence. Mes espoirs aussi, j'en avais tant encore. L'inonder de mes mots comme on se livre toute, comme on s'expose dans un sourire qui s'illumine au milieu d'un visage creusé par le chagrin. Mais j'ai tout gardé à l'intérieur. Je me pensais, je formais en pensées des mots et des phrases, mais je ne parvenais pas à les lui écrire. J'en étais incapable parce que ce n'était ni des mots ni des phrases en réalité, simplement la vision crue et indicible de celle que j'étais, comme si mes yeux s'étaient retournés et me contemplaient désormais de l'intérieur.

Je n'ai pas su lui écrire ce que je voyais et qui s'inscrivait dans mes entrailles, mais pour la première fois je me pensais vraiment. Je me regardais et me voyais enfin telle que j'étais, une fille sans mère et qui ne le deviendrait pas, mère. Une jeune fille fauchée dans cet élan qui promettait de la conduire à être pleinement une femme. Et une femme qui ne le deviendrait jamais, pleine. Une femme mutilée deux fois.

Je comprenais enfin que ce n'était pas un accident, une péripétie, ainsi que j'avais longtemps voulu me le figurer, c'était simplement moi. Après une dizaine de mois durant lesquels pas une semaine ne se terminait sans qu'une lettre de lui ne me parvienne et qu'une de moi ne s'envole vers lui, du jour au lendemain et sans

explication, par lassitude sans doute, il a cessé de m'écrire et moi je ne lui avais rien dit. Mais je savais, je savais désormais celle que j'étais. J'avais la conscience en plus, la conscience de ce qu'il y aurait eu à dire et la conscience des dégâts subis. J'avais à présent les yeux grands ouverts sur mon intérieur dévasté, ce ventre amputé de son âme, un ventre mort, un ventre inapte, mon ventre qui ne donnerait pas la vie. Et ce savoir était pire que le refoulement qui l'avait précédé. Je ne m'étais libérée de rien. Tout était ingéré et rien n'était digéré. Je me retrouvais à vif et projetée dans une solitude asphyxiante à laquelle j'allais m'abandonner vingt ans durant.

Jusqu'à ce que je m'ouvre toute à Vincent, vingt ans plus tard, j'ai obstinément refusé de tourner mon regard vers l'extérieur et vers les autres, vers la vie en somme. Je ne pouvais tout simplement pas. J'étais aspirée en moi-même, toujours aux limites de l'implosion, quand il m'aurait fallu sortir de moi, exploser, éclabousser le dehors de mon dedans, projeter des lambeaux décharnés de moi sur les autres. Je suis restée engluée à mes quinze ans, à me débattre seule comme un moucheron pris dans une toile d'araignée, trop fier pour appeler à l'aide. J'avais la vanité de vouloir m'en sortir seule. Besoin de personne.

Je me suis mise à lire pour l'illusion de ne plus être seule. Mais les livres, s'ils vous aident à supporter le poids de la solitude, ils vous y enfoncent finalement davantage, ils vous isolent du monde en vous le racontant. J'ai usé des livres comme on se gave de neuroleptiques. Il m'est arrivé de passer de longs mois plongée dans mes bouquins, dans un état quasi hypnotique. Plus que je ne lisais, je m'imbibais frénétiquement de mots. J'absorbais, j'épongeais et parfois aussi je vomissais. Quand par nécessité je refaisais surface, pour respirer un peu, je n'avais rapidement d'autre préoccupation que d'y retourner, revenir auprès du livre que j'avais laissé et lui faire cracher jusqu'à la dernière phrase, l'éviscérer et lui arracher jusqu'au cœur pour ne plus subir les emballements oppressants du mien. Répondre au téléphone, remplir le frigo, le vider, pisser même m'était une souffrance. Voir du monde, voir le monde n'avait pas de sens et l'idée même de quitter mon nid me terrifiait. Lire, c'était la seule chose qui importait. Lire pour ne pas avoir à s'exposer. A s'exhiber. Ne pas risquer la compassion. Ne pas risquer l'espoir non plus. Seulement lire. Une illusion pour en fuir une autre. Des histoires pour faire taire la mienne. Pour ne pas vivre ma vie et risquer d'exister avec ça.

Il serait né, puisque ça me fait plaisir de le croire, le jour de mes seize ans. Il en aurait eu vingt-cinq

aujourd'hui et ce stylo est un peu le présent que je lui fais, à lui aussi. Davantage que mon hymen perforé, c'est mon avortement qui m'avait rendu femme, à quinze ans, seule. Une femme aussitôt amputée d'elle-même, de son ventre.

La perte de ma virginité avait fait de moi une gamine passablement heureuse et fière, non pas que l'évènement avait représenté un moment particulièrement mémorable, assez loin du conte de fée en vérité, mais au moins m'étais-je suffisamment amusée pour n'avoir pas le sentiment de perdre quoi que ce soit. Et puis, surtout, c'était fait.

J'avais rencontré Ivan dans le train qui nous emmenait, moi et quatre de mes copines, vers la petite station préalpine dans laquelle mes parents possédaient un chalet et où nous allions passer une semaine de vacances, nos premières vacances seules, sans père ni mère ni chaperon d'aucune sorte pour nous brider dans nos élans. Nous n'en revenions pas encore d'avoir arraché l'accord parental. Néanmoins, au mépris de tous les engagements que nous avions pris pour l'obtenir, nous étions prêtes à tout pour profiter et abuser de l'aubaine, et il était certain que me laisser embrasser et copieusement malaxer la poitrine par le premier garçon que j'avais croisé dans le train ne faisait pas partie des choses que mes parents auraient

rangé dans la catégorie « avoir un comportement responsable et réfléchi »

J'ignorais que pour ce qui me concernait, les miens de parents avaient une excellente raison de me laisser partir. Ma mère était très malade, sinon déjà mourante, atteinte par quelque chose de plus coriace que ce que je prenais pour une grippe persistante. Mon père et mes grands frères avaient jugé préférable de me préserver autant que faire se pouvait du malheur qui s'annonçait et, le pire n'étant jamais certain, ils avaient décidé qu'il était à la fois inutile de m'informer et judicieux de m'éloigner. D'ici à mon retour, qui sait, on pouvait espérer qu'un miracle aurait eu lieu.

Ivan était moniteur de ski et en avait tous les atours : teint buriné, yeux clairs et chevelure souple et blonde. Il en avait aussi la carrure et, surtout, ce sourire armé de certitudes que confère sur un jeune homme de vingt et un ans le blouson aux couleurs de l'Ecole de Ski Française. Il parvint rapidement à me convaincre qu'il pouvait devenir le premier homme à poser la queue sur ma lune et nous étions à la veille du réveillon du jour de l'an quand je lui promis que « demain, demain ! », ayant résolu pour ma part que ce serait une manière délicieuse de célébrer la nouvelle année.

Avant d'aller le rejoindre, je pris une photo de moi. J'étais sur le point de devenir une autre et je tenais à immortaliser les derniers moments de l'avant, un cliché

façon *adieu fillette*. Ce cliché, je le tiens en ce moment devant mes yeux et je ne parviens pas à feindre un réel détachement. Elle me touche étrangement cette jeune fille que j'ai été, il y a peine à l'imaginer. Ses grands yeux noirs luisent d'une espérance qui ne doute pas. Elle est trop fardée et vêtue d'une jupe trop serrée, noire elle aussi et évidemment trop courte pour la saison. Elle porte un pull blanc suffisamment étroit pour que l'on devine des seins qu'elle a fermes et arrogants sous la cambrure. Son sourire est radieux, mais avec une poitrine pareille, on peut. A l'arrière-plan, on distingue une petite culotte en coton qui a été abandonnée sur le lit. Elle est blanche à pois rose pâle et ornée sur le devant d'un petit nœud rouge. Lequel petit nœud, je m'en souviens avec tendresse, avait été le motif de son abandon. Je me souviens de tout. Alors que je décidais de ne pas mettre cette culotte ni aucune autre, puisque toutes arboraient le même petit nœud qui révélait de manière trop évidente la fillette que j'étais encore, j'avais soudain décidé de ne plus jamais laisser à ma mère le soin de m'acheter des sous-vêtements. Elle est morte, ma mère, avant que l'hiver ne finisse et je pense à elle chaque fois que je m'achète une nouvelle petite culotte.

J'allai donc le retrouver sans culotte et en ressentis comme la chaleur d'un bon augure qui irradiait en mon ventre. Nous avons rendez-vous au *Blanc Manteau*, le

pub le plus réputé parmi les trois que comptait la station. La coutume voulait que ce soit là que prennent corps – on ne peut mieux dire – les aventures amoureuses des moniteurs de ski. Le rituel, plutôt expéditif, consistait en un verre de vin chaud siroté au bar, une danse lascive avec main sur le derrière et baiser déposé derrière l'oreille, puis l'élue était conduite dans l'arrière-salle où l'affaire n'avait pour se conclure que le temps que viennent le tour des suivants. Je présume qu'il y avait quelqu'un pour établir le programme des festivités et s'assurer qu'il fût respecté.

Vedettes incontestées du lieu, les moniteurs de ski gardaient jalousement leurs blousons sur le dos car, en dépit de la chaleur étouffante qui régnait dans le pub, ils n'auraient consenti pour rien au monde à se délester de leur principal atout-séduction – autant se crever un œil. Je dois avouer que je n'étais pas peu fière de parader au bras de l'un d'entre eux, me réjouissant de lire la jalousie dans les regards que me lançaient de loin en loin les autres filles. J'aurais aimé pouvoir en profiter plus longtemps, mais ayant eu droit à mon vin chaud, à cinq minutes de bousculade entre les tables et reçu deux trois baisers réglementaires, Ivan me glissa qu'il fallait y aller.

Mon ventre se noua violemment et je fus traverser par l'idée d'en rester là. Je croisai du regard celui de

mes copines, installées à l'autre bout du bar et qui m'adressaient de grands gestes d'encouragements et emboîtai docilement le pas de mon prétendant, tirant un peu sur le bas de ma jupe parce que j'avais soudain un peu froid aux genoux. On accédait à l'arrière-salle par une porte jouxtant celle des toilettes, derrière le bar. C'est là que je pris tout à coup conscience que j'avais envie de faire pipi.

Lorsque, petite fille, une envie similaire me prenait en voiture cinquante mètres à peine après que nous étions partis de la maison, je restais sans mot dire de peur de m'attirer les foudres de mon père, serrant les fesses et les genoux et priant très fort pour que l'idée d'un arrêt-pipi vienne bientôt à l'un ou l'autre de mes frères. J'avais l'habitude et je résistai donc cette fois encore à l'envie de provoquer un faux départ. Ivan poussa la porte et j'entraï à sa suite, en tortillant tout de même un peu du derrière, dans ce qui était en réalité une annexe de la mairie, une sorte de salle des fêtes manifestement prévue pour accueillir une centaine de convives.

Adossée au pub, la pièce était un parallélogramme de quinze mètres sur sept – et trois de haut – dont la face arrière donnait au travers d'une immense baie vitrée sur la montagne et les pistes de ski. Deux rangées de trois tables en pin massif, chacune encadrée par deux bancs taillés dans le même bois, constituaient

tout l'ameublement. Tables et bancs dont la longueur avoisinait les cinq mètres reposaient sur un sol en ciment peint, tandis qu'aux murs étaient accrochées les sempiternelles icônes chargées de vanter les bienfaits de la montagne : verdure et torrents bouillonnants illustraient la saison estivale, conifères aux ramages alourdis par la neige et glaciers bleutés en faisaient autant pour la période hivernale, et afin de rendre hommage à la faune locale, marmottes, aigles royaux, chamois et autres bouquetins avaient chacun leur cadre. Au centre de cinq des six tables trônait un chandelier à trois branches – quinze cierges en tout, sans doute subtilisés à l'église et dont les flammes dansaient avec légèreté. Enfin, une rose rouge était disposée de biais sur la sixième table, désignant sans ambiguïté celle-ci pour être qui allait accueillir nos ébats.

Ivan tira un banc devant la porte afin de remédier à l'absence de verrou puis, d'une tape sur les fesses, m'invita à me diriger vers la table de travail. Il me remit solennellement la rose, glissa une main sous ma jupe et, s'avisant que je ne portais pas de culotte, me servit ce qui était sans doute son plus beau compliment : « Putain de Dieu, pour une surprise ! »

Assise sur le bord de la table, j'ai tenté un sourire reconnaissant, sans y parvenir tout à fait. Il ne s'en aperçut sans doute pas, m'embrassa rapidement, puis se mit en devoir de se déshabiller. Le pantalon sur les

genoux, il s'empêtra longuement dans le délaçage de ses après-skis, jura trois fois que « putain, merde ! » avant de parvenir à se débarrasser de l'une puis de l'autre. Il faisait glisser son slip lorsque pour la première fois la porte cogna contre le banc. « Ce n'est rien, annonça vivement Ivan, rien que des cons de parisiens qui se trompent de porte quand ils vont pisser. Savent pas lire, on dirait, putain, les cons ! » Il entreprit alors de m'embrasser dans le cou et, ce faisant, de m'allonger sur la table.

Ce qui fit obstacle d'abord, ce fut la jupe, décidément trop serrée et qu'il avait cru pouvoir faire l'économie de m'enlever. Trop fébrile pour s'en sortir seul, je dus lui indiquer le bouton à déboutonner puis la glissière à faire glisser pour qu'il parvienne à franchir cet obstacle. J'avais maintenant tout à fait froid et un long frisson me parcourut le corps. Et puis il y avait l'appréhension.

Il faut croire que l'ambiance romantique créée par les chandelles, dont les flammes se reflétaient avec beaucoup de grâce dans la baie vitrée et semblaient comme flotter sur les flancs obscurcis de la montagne, ne suffisait pas à me faire oublier mon inquiétude que quelqu'un ne puisse entrer dans la salle malgré ce banc qui prétendait en interdire l'accès. Chaque fois que la porte heurtait le banc, je sursautais un peu plus fort. Ivan me grognait régulièrement dans l'oreille de ne pas

y prendre garde et de me détendre, « putain ! » Rien n’y faisait, j’étais à peu près autant excitée qu’un glaçon dans un verre de whisky, et tandis que lui courrait laborieusement après mon pucelage, je ne pouvais m’empêcher de tendre le cou vers la porte pour vérifier que personne n’était encore parvenu à pénétrer par là non plus. Je ne parvenais pas à m’empêcher de penser qu’il y avait quelque chose d’étrange à ce qu’autant de personnes aient envie de se rendre aux toilettes en un si court laps de temps, et qu’autant parmi celles-ci se trompent de porte. Dans ces conditions, il m’était tout à fait impossible de me détendre. Et aussi, malgré toute ma bonne volonté, je continuais sans aucun doute à tenir les cuisses un poil trop serrées. Sans compter que j’avais de plus en plus envie d’uriner.

Ivan poussait, forçait et manœuvrait avec une ardeur consciencieuse, tandis que mes fesses et mon dos glissaient sur le bois bien verni de la table. Progressivement, agrippés l’un à l’autre, nous glissions et régulièrement, lorsque nous étions parvenus en bout de planche, il me faisait opérer un demi-tour. Je n’avais pas la tête à faire des comptes, mais je crois bien que nous avons traversé la table dans toute sa longueur une bonne douzaine de fois. Soixante mètres ! Ce n’était sans doute pas les allers-retours sur lesquels il avait misé.

La table était maintenant humide de nos sueurs et à chaque traversée nous glissions un peu plus vite. Ivan poursuivait ses louables efforts avec un acharnement qui ne se démentait pas, mais il devenait visible qu’il était de moins en moins sûr de son fait. Il s’y prenait de manière de plus en plus désordonnée. A l’observer ainsi suer et s’exciter après mon pucelage, lequel continuait pour sa part à résister à ses assauts répétés, le comique de la situation finit donc par m’apparaître. Petit à petit, je sentis monter en moi une envie de rire. « Retiens toi petite, retiens toi ! » me mis-je à scander intérieurement afin de contenir cette menace. Et puis, l’espace d’un instant, j’ai croisé son regard et il m’est venu à l’esprit que lui et moi partagions le même et unique souci, la même obsession, se retenir. Je me mis à sourire, histoire de relâcher un peu la soupape.

Son désarroi devint alors de plus en plus évident. Le temps maintenant lui était compté. Il ferma les yeux, pour durer encore un peu, se retenir. La porte heurta plusieurs fois le banc avec une brusquerie inhabituelle – quelqu’un affolé par une urgence, sans doute. Ivan ouvrit les yeux, nos regards se télescopèrent une nouvelle fois et c’est alors arrivé brutalement. Avec la plus parfaite simultanéité, nos deux regard rivés l’un à l’autre, il a joui en émettant deux ou trois petits couinements tandis que pour ma part j’éclatais en un rire sonore et incontrôlé, nerveux, laissant

malencontreusement s'échapper quelques gouttes d'urine – chose qu'heureusement, tout à sa virile confusion, Ivan ne remarqua pas.

On ne tombe pas enceinte la première fois. C'est le genre d'idées reçues qui circule dans les cours des collèges. Le sperme poisseux et chaud d'Ivan collait à mes poils et séchait désagréablement entre mes cuisses, sur mon ventre, et cette réalité crue aurait pour le moins dû constituer un sérieux avertissement. Le coup venait de passer tout près. Pourtant, devant son air penaud et sa queue basse, je me suis comme soumise à un instinct protecteur, me mettant aussitôt en devoir de rassurer le petit d'homme.

Lui qui n'avait pourtant pris la peine que du strict minimum, une quinzaine de bougies, deux baisers rapides et un malaxage de poitrine à peine sensuel, agrémenté d'un « tout ira bien, putain ! » soufflé dans le visage, je l'ai pris dans mes bras pour le réconforter et me suis tendrement appliquée à panser son orgueil blessé. Je l'ai embrassé sur les yeux et dans le cou, je lui ai passé la main dans les cheveux et lui ai murmuré que tout était de ma faute, que je n'étais pas parvenu à vaincre l'appréhension stupide qui m'avait paralysée. « De toute façon, ce n'est que partie remise », ai-je déclaré, ajoutant : « Je suis désolée d'avoir ri, c'était nerveux. Tu ne m'en veux pas au moins ? »

Il ne m'en voulait pas, ou plus : l'effet *partie remise* venait d'agir sur lui comme un philtre puissant. Ragailardi, il me prit au mot et me fit mon affaire séance tenante, me prenant cette fois à même le sol et en levrette. Dehors, il s'était mis à neiger et c'est à peu près tout ce dont je me souviens, sinon que j'ai eu horriblement mal et pas seulement aux genoux.

Je n'ai pas saigné cependant, et ce fait a semblé fort tempérer les sentiments victorieux de mon triomphateur. Sans doute aurait-il été rasséréné d'apprendre qu'il venait de m'engrosser. « Bonne année » me susurra-t-il, après m'avoir priée d'aller rejoindre mes copines.

Je suis d'abord allée faire un passage par les toilettes où j'ai un peu pleuré. Ensuite j'ai regardé l'heure. Il n'était pas encore minuit, constatai-je, et les bougies pourraient servir aux suivantes. Et la rose aussi, que j'avais oubliée sur le banc.

Peu avant la mi-février, j'eus confirmation de ce que je pressentais depuis une quinzaine de jours. Aurais-je avorté si ma mère n'était pas morte moins de quarante-huit heures plus tard ? Du moins ai-je été dispensée des interminables débats que nous aurions eus sur le thème du droit à la vie et des prérogatives du divin, elle et moi, mais aussi, perspective bien pire, avec mon père qu'elle n'aurait pas pu s'interdire de mettre dans la

confiance. Celui-ci se serait contenté, et dans l'ordre, de hurler, de pleurer, puis de prier. Il n'a jamais su faire que cela.

Mais ma mère se serait quant à elle fait un devoir de me faire réintégrer le droit chemin. Ma mère était ce que l'on peut appeler une bourgeoise de caractère, possédant cette assurance insubmersible que confère tout à la fois une enfance dorée passée dans l'abri douillet des beaux quartiers parisiens, une éducation rigide qui ne laisse pas place au doute et récompense le mérite, uniquement le mérite, ainsi qu'une foi aveugle en un Dieu bon, miséricordieux et infaillible.

Elle se faisait un devoir de régenter sa vie et celle de sa petite famille en actionnant méthodiquement les leviers bien huilés de ses principes, au premier rang desquels était l'amour des enfants. Oui, plus que par instinct ou par tendresse, elle aimait les enfants par devoir, un devoir d'essence divine autant que morale, puisqu'en elle ces deux notions se confondaient. Elle qui avait eu une scolarité en tout point exemplaire et était sortie en bonne place d'une grande école de commerce avait tiré un trait bien net sur une carrière professionnelle prometteuse à l'instant même où elle avait appris qu'elle était enceinte. Ce fut une fausse-couche, qu'importe, cela ne l'affecta pas outre mesure et elle se remit sans beaucoup tarder à son ouvrage sacré de procréation.

Après quatre garçons et une seconde fausse-couche, j'avais été sa première fille. Elle avait alors vingt-neuf ans et en moins de sept ans elle était fièrement devenue mère à cinq reprises. Dieu merci, j'ose le dire, ma venue au monde fut à l'origine d'une hémorragie interne qui mit un point final à ses prouesses de parturiente. Elle se consacra dès lors avec une énergie imperturbable et exigeante à notre éducation. Tandis que mon père se contentait pour ce qui le concernait de mettre la main au portefeuille et de le remplir, mettant ainsi de l'huile dans les rouages familiaux, c'était elle et elle seule qui en actionnait les leviers.

Cependant, en dépit des excès auxquels la menait régulièrement son inflexible rigorisme intellectuel, ma mère était capable de beaucoup d'amour et de compréhension. Etant une fille, ma réussite scolaire avait au regard de ses propres critères un caractère bien moins crucial que celle des garçons, de sorte que j'ai considérablement moins souffert qu'eux de la dictature de ses exigences. J'ai à la fois pu bénéficier plus sereinement des indéniables tendresses qu'elle nous prodiguait, tout en ayant tout loisir de contester avec davantage de profondeur sa perfection morale. Pour ce qui la concernait, ma rébellion, tant qu'elle demeurait dans certaines limites, lui apparaissait comme une force de caractère qui ne pouvait être que bénéfique à une jeune fille. En outre, elle était convaincue que tout

cela s'estomperait avec les années et un peu d'expérience. Mais il était implicitement convenu que mon père ne devait jamais être en mesure de soupçonner que sa fille était autre que l'enfant sage et soumise qu'il fantasmait, un modèle de bonne éducation bourgeoise. Il me suffisait donc, pour jouir de cette relative liberté de l'esprit, d'éviter soigneusement toute provocation outrageante, telle que de me teindre les cheveux en vert ou proférer en public des paroles irrespectueuses – par exemple prétendre que Dieu était mort, soutenir qu'un pape était par nature antisémite, ou bien fredonner à table un air des Rolling Stones. Mon père n'était pas dupe bien sûr, mais il fallait que les apparences fussent sauvées - et elles le furent, du moins jusqu'à la mort de maman.

Ainsi, dans ce cadre finalement assez peu contraignant, une tendre et sincère complicité nous unissait toutes les deux. Sur toutes les questions qui me touchaient directement, sur chaque sujet qui me tenait à cœur, nous nous confrontions à un profond désaccord, mais dès que c'était important pour moi, ses paroles apaisées et l'affection indulgente dont elle m'entourait m'étaient toujours un précieux soutien. Elle savait rire avec moi de ce qu'elle appelait mes *excentricités pubères*, elle savait me démontrer son amour et m'en abreuver, elle savait me consoler et guérir de quelques

paroles douces aussi bien un hématome au genou qu'une égratignure dans le cœur.

Elle aurait tenté de me dissuader, j'en suis certaine, elle aurait tout dit et tout tenté pour que je n'avorte pas. Elle aurait menti et menacé, elle m'aurait giflée peut-être, ou séquestrée, et je ne sais pas dire si elle serait parvenue à me convaincre, ou même à me contraindre, à me sauver en définitive de ce destin qui m'a ensuite emportée – car elle croyait au destin. Elle est morte, j'ai avorté et je lui en ai voulu d'avoir choisi ce moment où j'aurais eu le plus besoin d'elle pour mourir et me laisser seule, seule entre mon père et une pitoyable assistante sociale du planning familial, seule avec en moi un embryon à cureter.

Le curetage eut lieu. J'eus droit à mon hémorragie interne et quelques mois plus tard, quand les médecins eurent conclu à une stérilité très probablement irréversible, c'est seule encore que j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Elle n'était plus là, ma mère, pour me prendre dans ses bras et recueillir ma détresse sur son sein, me souffler que « pauvre petite fille, ma pauvre petite fille chérie ». J'aurais tellement aimé une fois encore être exaspérée par ses paroles maladroitement empreintes de dévotion, ses mots tendrement psalmodiés qui auraient immanquablement invoqué Dieu et sa propre expérience. J'aurais tant voulu me rebeller et lui jeter à la figure les cinq enfants

qu'elle avait déjà, elle, et que je n'aurai jamais, moi : *Je ne serai jamais mère, moi, maman !* Je n'avais plus personne sur qui déverser injustement ma rage et ma détresse.

Le problème avec la stérilité, c'est que l'incapacité à enfanter ne supprime pas le désir d'être mère. Bien au contraire, l'acuité de ce désir, instinctif dans une certaine mesure, se fait plus obsédante et le désir lui-même plus essentiel. L'envie devient nécessité au-delà de toute raison. C'est qu'il est purement inacceptable que le miracle de la vie puisse être soumis à de vulgaires contingences d'ordre physiologique. Au Diable les trompes de Fallope et que Dieu fasse son ouvrage !

Aurais-je voulu oublier que mon corps de femme aurait pu être, lui aussi, cet autel des miracles, quand bien même aurais-je espéré pouvoir en faire mon deuil, de mes trompes, que cela m'aurait été impossible. La machine de mon corps n'a pas renoncé, elle a continué d'usiner, imperturbablement et sans objet, à vide. Mois après mois, avec une régularité d'horloge atomique, mes seins ont gonflé et mon ventre s'est déchiré, répandant en abondance un sang noirâtre. Et ce qui pour toute femme témoigne d'ordinaire d'une potentialité est alors devenu pour moi un incessant et cruel rappel à mon infirmité. Tous les vingt-trois jours

– parce que pour que le tableau soit complet, je fais dans le cycle court – mon avorton m'envoie une carte postale, chaque mois et depuis vingt-cinq ans.

Et puis il y avait les hommes. J'en ai rencontrés de toutes sortes, depuis les célibataires cyniques qui ont tôt fait de comprendre l'avantage de baiser une femme qui ne viendra pas leur parler d'enfant à faire et à torcher, jusqu'à ces hommes mariés qui se réjouissent d'avoir trouvé la maîtresse idéale, celle qui ne prétendra pas un jour ou l'autre devenir khalife à la place du khalife, qui n'entrera pas en compétition avec une épouse qui a, c'est incontestable, la fécondité en plus. Parfois, tout de même, quand j'avais de la chance, j'échappais au cynisme, mais la gifle n'en était que plus cinglante avec ce genre d'hommes pour lesquels la vie est aussi simple que binaire : carrière d'un côté, famille de l'autre. A la fin, d'une manière ou d'une autre, ils en viennent à la conclusion qu'un couple sans enfant n'a aucun sens - autant parler d'un travail sans salaire. Oui, on n'imagine guère comme l'idée du foyer trouve son ciment dans la procréation, tout au moins dans sa possibilité. Il faut que l'espèce puisse se perpétuer.

Parmi ces hommes honnêtes, mais plus ou moins consciemment en quête d'un ventre, il en fut un disposé à envisager l'adoption comme une solution acceptable, un ersatz qu'on pouvait envisager. Mais

pour moi il n'y avait pas d'ersatz possible, peut-être parce que j'avais davantage le désir de donner la vie que celui d'être mère. On ne me soulagerait pas avec du compromis, j'exigeais du miracle, du pur, du vrai, avec gros ventre, gros seins et place assise dans le métro. Femme dépouillée de sa menace pour les uns, femme sans espoir pour les autres, il me manquait toujours cet attribut essentiel pour prétendre être considérée en définitive comme une femme à part entière : il me manquait un ventre fécond, ce ventre miraculeux au creux duquel déposer utilement sa semence.

Enfin, il y a près de quatre ans, j'ai rencontré Vincent. Plus précisément, je l'ai ramassé dans le cimetière du Père-Lachaise alors qu'étendu à même le sol, quelque part entre le columbarium et le Jardin du Souvenir, il tentait de se confondre avec les feuilles mortes.

C'était par bel après-midi d'automne. Je déambulais au hasard des innombrables allées et contre-allées de ce cimetière qui est aussi un apaisant lieu de promenade. Depuis toujours je ressens un profond bien-être à flâner en cet endroit où les arbres sont aussi nombreux que majestueux et où l'on trouve, pour peu que l'on évite soigneusement les environs de la tombe de Jim Morrison, plus de quiétude que dans tout autre jardin

public de la capitale. Et aussi, je peux bien l'admettre, beaucoup moins d'enfants.

Pour un peu, j'aurais trébuché contre lui. Il était à terre, étendu sur le dos, parfaitement immobile, les bras le long de son corps et les paumes tournées vers le ciel. Ses yeux étaient grand ouverts et son regard, d'une fixité étrange, était comme suspendu par un fil invisible à un petit point perdu au fond de l'univers. Cette immobilité qui avait quelque chose d'irréel provoqua en moi un malaise proche de l'angoisse. J'ai touché sa main, moins pour m'assurer qu'il était vivant que pour le faire réagir. Qu'il bouge. Il referma sa main sur la mienne, serrant le poing fermement comme un nourrisson sur le doigt qu'on lui tend, par réflexe. Et puis il ne m'a plus lâché.

Il était marié, mais il avait rompu tout lien avec sa femme depuis plus de trois ans. Il l'avait épousée alors qu'elle était étudiante en médecine. Peu après leur mariage, elle échoua à l'internat de chirurgie de Paris, ville de leur jeunesse où tous les deux auraient aimé rester, et fut reçue à celui de Lyon où donc ils furent contraints de déménager. Pourtant, après quelques mois d'une brutale confrontation avec un provincialisme bourgeois auquel ils eurent quelques difficultés à s'accoutumer, ils en vinrent à aimer sincèrement une ville en laquelle ils découvrirent une âme. C'est dans cette ville que leurs deux filles naquirent, dans cette

ville que Ruth et Anna atteignirent respectivement dix et sept ans, et dans cette ville, après l'accident, que leurs deux petits corps furent incinérés.

Durant quelques mois, ils tentèrent vainement d'endurer ensemble le poids d'une insupportable souffrance. Chacun chercha désespérément en l'autre un réconfort que tout à son propre chagrin il était incapable de lui apporter. Et ils ne parvinrent jamais plus qu'à mêler leurs larmes. Dans les sables mouvants de leur infinie tristesse, ils ne réussissaient en s'agrippant l'un à l'autre qu'à s'enliser plus désespérément encore. Chaque fois que Vincent croisait le regard de sa femme, il ne voyait que le reflet de sa propre blessure qui saignait. Et quand elle souriait, il lui en voulait de sourire. Et quand à son tour il émergeait un instant de sa détresse, il percevait le mordant terrible de son reproche, qu'elle ne pouvait contenir tout à fait.

Tout leur mutuel amour s'avéra donc impuissant à les réunir. L'autre n'était plus en définitive qu'une impitoyable et douloureuse invitation au souvenir, l'incontournable symbole d'une commune tragédie. La présence de l'un était pour l'autre le miroir cruel de la double absence, son odeur celle de la mort. Ensemble, ils avaient eu deux filles, elles étaient mortes maintenant, et ensemble il leur devenait impossible de survivre. Alors ils se séparèrent. Chacun emporta dans

son bagage, au milieu des souvenirs communs, sa propre part de douleur, elle s'envola pour l'Afrique, espérant trouver dans l'humanitaire un nouveau souffle, et Vincent revint, seul et solitaire, s'installer dans l'Est parisien, dans ce quartier des Amandiers qui abrite sa mémoire d'avant. Et, au Père-Lachaise où ne sont pas leurs cendres, il s'en allait régulièrement se meurtrir du souvenir de ses enfants disparues.

Quand un homme a fait une fois l'expérience funeste du chemin qui conduit de la naissance à la mort de son enfant, alors, très humblement, il se garde de l'emprunter à nouveau. C'est ce que proclame Vincent. C'est son dogme, son armure : il ne renouvellera pas une expérience dont la résultante tragique, quoi que l'on fasse, quelles que précautions que l'on prenne, demeure jour après jour et à tout instant insupportablement probable. Il est indéniable que, pour lui, mon ventre stérile constituait de ce point de vue une sorte d'assurance.

Pour lui, notre rencontre fut une sorte de libération. Et pour moi aussi. Auprès de lui, ma stérilité cessait d'être l'enjeu majeur de la relation amoureuse. Je parvins à ses côtés à accepter enfin, sinon oublier tout à fait, l'amputation de ma féminité. Ensemble, il nous a été possible de laisser se développer, avec une relative confiance en l'avenir, une relation caractérisée certes

par une mélancolie lancinante, et d'une certaine manière par le renoncement, mais aussi par un amour serein et solide, un amour profond. Pour la première fois en quelque vingt années, je parvenais à me dire que j'étais heureuse. Et à y croire. Je me sentais enfin femme.

J'avais entendu parler à plusieurs reprises de femmes réputées stériles qui, du jour où elles ne l'espéraient plus, ou n'osaient plus l'espérer, se retrouvaient enceintes. Cela arrive souvent, paraît-il, à l'occasion d'un changement de partenaire, sous le coup d'une passion nouvelle ou encore à la suite d'une adoption.

Mais, ma stérilité à moi était médicalement avérée, avec un espoir de réversibilité si ténu que le terme « improbable » me semblait une litote bien cruelle, typique du jargon médical. Il fallait croire que non.

Comment aurais-je imposé à Vincent d'assumer une paternité qu'il lui était impossible de même envisager ? Comment aurait-il pu davantage exiger que je renonce à mon « miracle » ? Nous avons très peu parlé, il n'y avait rien à dire. Il a rassemblé ses affaires, les a fourrées dans deux énormes valises noires et je l'ai aidé à les fermer. Puis il a mis son manteau. Il m'a embrassée sur le front et m'a souhaité, tandis que je pleurais entre ses bras, beaucoup de bonheur.

Il m'a laissée seule, et dans mon ventre la promesse d'un enfant qu'ensemble nous avons su – sans le vouloir, mais qu'importe – que nous avons su faire germer. Et je l'ai laissé partir. Je ne lui ai pas demandé où il comptait aller se terrer. Je crois qu'il ne le savait pas lui-même. Par la fenêtre, je lui ai crié que je l'aimais. Il a souri tristement, puis un taxi me l'a enlevé. Lui, pas l'amour infini que je lui porte.

J'aurai bien voulu terminer là mon récit, conclure sur cette ironie qui voulait que je perde l'homme de ma vie parce que mon ventre était enfin rond, allait s'arrondir. C'aurait été terminé sur une note d'espoir. Mais l'épilogue est ailleurs et la vie plus féroce.

Il est fortement conseillé à toute femme qui se découvre enceinte au-delà de ses trente-huit ans, âge auquel le risque d'anomalies chromosomiques avoisine puis dépasse allègrement le pour cent, de se soumettre à une amniocentèse. Il ne s'agit que d'aller prélever à l'aide d'une aiguille introduite entre le nombril et le pubis quelques millilitres du liquide amniotique dans lequel baigne le bébé. Une formalité.

Je m'y suis sagement soumise. Les résultats me sont parvenus aujourd'hui. Je suis dans mon quatrième mois de grossesse. Le fœtus présente un chromosome surnuméraire sur la paire chromosomique 18. S'il y

avait naissance, le nourrisson ne survivrait pas longtemps. Un avortement thérapeutique est proposé.

J'ai mal dans le ventre. C'est un ange qui déploie ses ailes et qui passe. Et qui repasse encore.